

Exploration dans le sud-ouest de l'Afrique : (avec carte, p. 188) : [1ère partie]

Autor(en): **Schinz, Hans**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Afrique explorée et civilisée**

Band (Jahr): **8 (1887)**

Heft 6

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-133117>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

EXPLORATION DANS LE SUD-OUEST DE L'AFRIQUE

par le D^r Hans SCHINZ.

(Avec carte, p. 188).

Les voyages que M. le D^r Schinz a bien voulu résumer pour nous dans le récit suivant, ont été primitivement entrepris à la demande de M. Lüderitz de Brême. En 1883, cet homme actif et énergique osa donner une forme concrète aux idées allemandes de colonisation, et posa la pierre angulaire de l'édifice colonial allemand en Afrique, par l'acquisition d'un territoire considérable qu'il plaça ensuite sous le protectorat de l'empire d'Allemagne.

Lüderitz alla encore plus loin ; il organisa des expéditions et fit explorer son territoire avec le plus grand soin, pour pouvoir le soumettre ensuite à une exploitation rationnelle. La possibilité d'une exploitation minière fut examinée, mais à côté de ce but pratique l'étude scientifique ne fut pas négligée, et ce fut à cet effet que, par l'entremise du célèbre voyageur Schweinfurth, M. le D^r Schinz fut attaché à une expédition minière, avec mission spéciale d'explorer la flore du territoire susmentionné. Mais laissons-le parler lui-même.

Je m'embarquai, dit-il, au mois d'août 1884, pour le cap de Bonne-Espérance, et, après un séjour forcé de quatre semaines à Capetown, j'arrivai en octobre à Angra-Pequena. La pauvreté de la végétation de la zone côtière, où dominant exclusivement les sables, me décida bientôt à entreprendre le voyage de l'intérieur ; heureusement une occasion favorable ne tarda pas à se présenter. Feu le D^r Nachtigal, qui était alors consul général allemand, revint d'une excursion à Béthanie et mit à ma disposition des wagons et des bœufs. Dans cette partie de l'Afrique, et généralement au sud du 15° de latitude, le voyageur doit se servir de wagons à bœufs ; ce sont les vieux, solides et informes wagons des paysans hollandais, aux roues larges et puissantes ; il n'y a de moderne que les essieux en fer qui ont remplacé les essieux primitifs en bois. Le wagon est pour ainsi dire le *home* du voyageur ; le toit de toile imperméable, en forme de dôme, le garantit contre la pluie et le soleil, le chaud et le froid, le vent et les intempéries. Suivant les circonstances, l'attelage se compose de 16 ou 20 grands bœufs, voire même 30 ou 40, deux à deux, sous un même joug. Le domestique le plus jeune saisit la corde qui unit la base des cornes des deux bœufs de devant et

se met à la tête du convoi ; le piqueur brun prend des deux mains le manche de fouet de bambou de 3^m de long, armé d'une lanière de 4^m,50, et appelle chacun des bœufs par son nom. « *Fat*, » crie-t-il, et les roues s'enfoncent en grinçant dans le sable profond ; le wagon se met lentement en mouvement ; mais non sans menace d'arrêts, soit que les couples de bœufs ne tirent pas également, soit que le wagon pénètre trop profondément dans le sable ; alors le fouet de cuir de girafe cingle les bœufs en claquant, et tous les hommes de l'équipage cherchent à se surpasser les uns les autres par leurs cris ; c'est un tumulté infernal, tandis que les pauvres bêtes fatiguées font encore tous leurs efforts pour exprimer leur satisfaction, peut-être aussi pour témoigner leur mécontentement. Au bout de deux heures on dételle ; les bœufs fatigués se couchent, car on n'aperçoit pas un brin d'herbe, ni une feuille verte ; aussi loin que la vue peut s'étendre l'œil ne rencontre que le sable d'un blanc éblouissant. Après un court repos, nous nous préparons à repartir ; mais à peine avons-nous attelé que s'élève un vent léger qui, dans l'espace de quelques minutes, acquiert la violence de l'ouragan, mugit dans la plaine et couvre tout de sable. Les bœufs enfouissent leurs naseaux dans le sol, l'homme s'enveloppe de couvertures, et nous attendons patiemment que les éléments déchaînés s'apaisent.

Enfin au bout de trois jours d'un voyage fatigant, nous atteignons Gao-Khaosib. Les pauvres bêtes de trait flairent de loin l'eau désirée ; depuis cinq jours déjà elles souffrent de la soif, Angra-Pequena manquant d'eau ; elles traînent rapidement le wagon à travers le sable mou et profond, et à peine dételées, elles se précipitent dans l'eau claire et peu profonde, où elles se désaltèrent avec délices. De bonne heure le lendemain nous nous rendons à la source de Gous, éloignée de quelques heures seulement, et nous accordons à nos bœufs deux jours de repos, d'autant plus volontiers, que dans le voisinage il n'y a qu'une herbe maigre. La région sablonneuse proprement dite est derrière nous. En montant sur une des petites collines qui nous entourent et en considérant le chemin parcouru, nous apercevons comme une immense mer de brouillard ; les blocs de granit, à moitié enfouis dans le sol, émergent comme des îles, de la plaine de sable qui se perd à l'horizon en une ligne indécise.

Le 15 novembre 1884 nous arrivions enfin à Aus, réservoir d'eau pittoresque entre des hauteurs abruptes de granit, non loin duquel se trouve une factorerie de M. Lüderitz. C'est ici, à 90 kilom. de la côte que nous trouvons les premiers êtres humains, un groupe de familles de Namas (Hottentots), qui habitent des huttes fixes en forme de

ruches d'abeilles. De petits travaux exécutés pour M. Lüderitz, et surtout de fréquents actes de maraudage au détriment de ses troupeaux de bœufs et de bétail, leur procurent leur maigre subsistance.

Je passai là trois semaines à explorer le pays environnant, puis je continuai mon voyage avec trois Hottentots, après avoir échangé le wagon contre un char léger, pour lequel je n'avais plus besoin que de six bœufs.

Peu à peu la végétation devient plus riche ; au lieu de la teinte pâle des plantes de la région sablonneuse apparaît la gaie verdure de divers acacias, dont la plupart ont un tronc élevé portant une couronne magnifique comme celle du chêne ou du hêtre ; les petites grappes de fleurs jaunes répandent un parfum exquis et attirent une multitude de coléoptères et d'abeilles. L'oiseau de société construit son immense caserne dans les branches, tandis qu'à l'extrémité des rameaux se balancent, au léger souffle du vent, les petits nids coquets de l'oiseau tisseur, suspendus à de minces brins de gazon.

Nous quittons les collines granitiques pour entrer dans la région du plateau de Huib, composé de grès anciens déposés sur du granit, et dont les couches sont légèrement inclinées vers l'est. Les vallées d'érosion sont le théâtre des ébats des bouquetins, des gazelles, des zèbres et des autruches ; çà et là émerge de la steppe la cime des termitières. Sur les créneaux abrupts des chaînes de collines sont assises, grimpent et jouent des troupes de singes qui nous regardent en écarquillant les yeux. Comme dans tout le Grand pays des Namas, l'eau est rare en cet endroit.

Depuis 1866, Keetmanshoop est une station de la Société des missions rhénanes. La famille du missionnaire m'accueillit des plus cordialement, et s'efforça de m'aider à atteindre mon but par tous les moyens en son pouvoir. Un premier essai de faire une pointe jusqu'à la limite occidentale du Kalaxari échoua ensuite de la rupture d'un des essieux du char ; un second, tenté après la réparation de l'accident, ne réussit pas davantage, par suite de la perfidie des Hottentots, établis près du Xamob, qui refusèrent de me vendre des vivres et se préparèrent à me piller. A la faveur d'un ouragan furieux, je pus cependant m'échapper de leurs mains en prenant la fuite pendant la nuit, mais je dus abandonner définitivement le plan que j'avais formé, et revenir à Angra-Pequena.

En février, toute l'expédition se rendit à Aus, pour en partir en mars et se diriger, selon les plans de M. Lüderitz, vers le fleuve Orange. Dans l'intervalle je fis mes préparatifs pour prendre la direction du nord, et je pus enfin, le 20 avril 1885, accompagné de six indigènes, me

mettre en route, en wagon, vers le Damaraland. A peu de distance de Am-hub je tombai de nouveau entre les mains de Hottentots campés au bord du chemin ; mes articles d'échange leur parurent de bonne prise et ils me dépouillèrent complètement. Impossible de songer à résister, car pendant que les uns faisaient la revue du wagon, les autres me surveillaient, prêts, au moindre mouvement suspect, à faire feu et à me mettre dans l'impossibilité de leur nuire. Les 80 % au moins des Hottentots qui vivent dans le Grand pays des Namas sont pourvus d'excellentes carabines anglaises, et la vie errante qu'ils mènent comme chasseurs a fait de la plupart d'entre eux de parfaits tireurs.

Le 11 mai j'atteignis Rehoboth, station de Bastards, descendants de Hottentots et de colons hollandais, qui émigrèrent de la Colonie du Cap en 1868, à la suite de plusieurs années de disette, et obtinrent de la tribu nama des Khan-Goas, de pouvoir s'établir en ce lieu. Le pays est d'ailleurs partagé entre eux et les Damaras des montagnes, les Haukhoïn, de race noire, parlant le hottentot, d'une origine obscure, dans lesquels il faut vraisemblablement chercher les restes décimés des aborigènes de l'Afrique australe-occidentale. Ce sont les vrais parias de ce pays ; leur caractère indolent ne leur a pas permis de conserver, comme l'ont fait les Bushmen, leur indépendance primitive ; ils ont dégénéré et sont devenus les instruments passifs des Hottentots, des Bastards et des Ovahéréros. De temps à autre ils s'enfuient dans les gorges inaccessibles des montagnes, où ils vivent de racines, de sauterelles et de fourmis ; quand la faim les presse trop, ils s'attachent aux troupeaux de leurs anciens maîtres ; ceux-ci les pourchassent comme des singes, et en tuent un grand nombre. Ils sont continuellement en lutte contre la nature et les hommes.

Les Damaras des montagnes sont une ressource inappréciable pour le succès des colonies allemandes, car, sous une direction judicieuse, ils peuvent devenir d'excellents travailleurs, qualité qui n'est pas le propre de beaucoup de tribus africaines.

Au nord de Rehoboth, je traversai la chaîne sauvage du Auas qui a 2300^m de hauteur, et entrai sur le territoire des Ovahéréros, race différente des Hottentots au point de vue anthropologique comme au point de vue ethnologique. Pour divers motifs on peut rapprocher les Namas ou Hottentots des Hadendoas, les ancêtres des anciens Égyptiens, tandis que les Ovahéréros appartiennent aux peuples bantou, race qui s'étend d'un océan à l'autre, et du cap de Bonne-Espérance jusqu'au Victoria-Nyanza. Je passai successivement aux stations missionnaires

de Otjizeva, Otjikango et Otjimbingué, et arrivai, à la fin de juin 1885, à Omarourou, où le missionnaire qui s'y trouve m'accorda l'hospitalité. A Otjimbingué j'avais pu me rééquiper auprès d'un trafiquant qui y était installé ; je réussis à acquérir en peu de temps, par échanges, une collection ethnologique complète de la tribu des Héréros ; la saison n'était pas favorable à l'accroissement des collections botaniques. Le caractère du pays diffère peu de celui du plateau des Namas ; il n'y a de remarquable que les nombreux plants d'acacias, assez serrés, qui accompagnent les omurambas presque toujours à sec, et l'apparition du premier arbre de haute futaie, une espèce de *Combretum* pour lequel les Ovalhéros ont une vénération mystique. Au lieu des termitières peu élevées apparaissent les hautes constructions pyramidales des fourmis blanches, qui caractérisent les régions tropicales.

Les habitants actuels du pays, les Ovahéros, ne le possèdent que depuis la fin du siècle passé, et l'on peut encore aujourd'hui remonter le courant de leur immigration jusque dans le voisinage du haut Zambèze. Leur nombre et leur force leur permirent de subjuguier ou de refouler dans les montagnes les Damaras, possesseurs légitimes du sol, mais ce fut la cause de leur perte, en ce sens que bientôt s'élevèrent des dissensions intestines, qui les livrèrent aux mains des belliqueux Hottentots. Ce ne fut qu'en 1863 que, par un soulèvement national général, ils réussirent à s'affranchir de cet esclavage ; dès lors, par leur économie et leur admirable énergie, ils sont parvenus à une richesse considérable, et ont acquis un grand crédit, non sans être obligés toutefois de défendre chaque année cette position par plusieurs combats contre leurs ennemis de race, les Namas. La forme du gouvernement est tout à fait patriarcale, elle confine à certains égards au socialisme idéaliste ; les compétences des soi-disant chefs sont très limitées ; ils doivent dans tous les cas se soumettre à la décision du conseil, composé des notables les plus âgés.

Le 22 juillet je continuai mon voyage ; au bout de trois jours nous quittâmes le territoire des Héréros, et nous nous trouvâmes sur un plateau sablonneux, coupé d'abord de chaînes de collines basses, puis s'étendant à perte de vue en steppe herbeuse légèrement ondulée. Dans les endroits où l'eau abondait, nous remarquions toujours de nombreuses traces de Bushmen (*San*) ; timides, ils se hasardaient rarement à s'approcher de notre wagon, et ne nous observaient que de loin. Ils construisent leurs petites huttes primitives toujours loin de l'eau, soit pour être à l'abri d'attaques de la part de leurs ennemis, soit pour ne pas éloigner le gibier qui y vient pour s'abreuver.

Vers le soir du 6 août nous étions en vue de l'étang salé d'Etosha, qui se trouvait à environ 15 minutes de notre chemin, et dont la surface de sel blanc, sous les rayons du soleil couchant, ressemblait à un immense champ de neige. Nous détêlâmes près d'une petite mare, pour notre halte de nuit.

Les nombreux sentiers tracés par le gibier, rayonnant à partir de la mare, me décidèrent à envoyer le wagon en avant au point du jour, pour tenter la chance de la chasse accompagné d'un seul Hottentot. A l'est les flaques couvertes de sel commençaient à briller et à étinceler de toutes les couleurs, lorsqu'à l'horizon une ligne sombre se détacha de la surface blanche, et bientôt, à l'aide de la lunette, je reconnus une troupe de gazelles qui s'avançaient en file indienne. Elles marchaient prudemment, tantôt flairant le sol, tantôt craintives dressant l'oreille; puis, sans se douter du voisinage de l'ennemi, elles vinrent se coucher non loin de notre embuscade. Ce spectacle inaccoutumé était trop intéressant pour que j'eusse pu tirer un coup de fusil. Il y avait bien environ 300 bêtes, les vieux mâles campés à la périphérie du grand troupeau; quelques-uns d'entre eux se tenaient debout, l'œil attentif, faisant le guet; de temps en temps d'autres les relevaient de ce poste; seuls les jeunes ne pouvaient tenir en place, ils sautaient en gambadant par-dessus leurs mères, ou se taquinaient mutuellement en essayant leurs petites cornes; si, de propos délibéré, ils s'éloignaient un peu du troupeau, ils y étaient rudement ramenés par les sentinelles vigilantes.

Tout à coup retentit un sifflet et toute la troupe s'enfuit en faisant des bonds énormes, la crinière blanche hérissée; c'était un chacal qui la poursuivait, mais bientôt il dut comprendre que sa chasse était inutile et, sans doute aussi mécontent que nous, il battit en retraite.

Le mercredi 12 août nous aperçûmes les premiers groupes de palmiers, et entrâmes sur le territoire du chef ondonga Kambondé, dont la tribu est la plus méridionale des tribus owambos.

Notre arrivée inattendue attira bien vite un grand nombre d'indigènes, qui offrirent de nous vendre du blé cafre et des fèves, et me firent cadeau d'un tonneau de bière cafre. Après une courte sieste, je me fis conduire à la demeure du roi auquel je dus d'abord me faire annoncer. Bien différente des constructions des Ovahéréros, le village d'un Omoundonga est un chef-d'œuvre compliqué de palissades, qui offre aux habitants un abri excellent contre l'assaut des ennemis.

Au bout d'une demi-heure d'antichambre, on nous conduisit devant le roi qui, après les salutations mutuelles, m'interrogea sur mon pays,

le but de mon voyage, etc., et s'informa spécialement des articles d'échange que j'avais apportés.

Kambondé est un tout jeune homme d'environ 20 ans ; il portait alors le costume de son pays, une ceinture de cuir de bœuf, d'environ 18 centimètres, autour des hanches, de laquelle pendait un pagne de 90 centimètres, fait avec la peau tannée d'un estomac de bœuf ; aux pieds, de simples sandales ; au bras était suspendue une tabatière, et, à la ceinture, un long couteau poignard dans un fourreau de bois. Je remis le lendemain à Kambondé une belle carabine à deux coups, et il me donna en retour deux jeunes bœufs.

Je me reposai chez M. Rautanen, missionnaire finnois, pendant trois semaines, au bout desquelles je me remis en route dans la direction du Cunéné ; je visitai les deux puissantes tribus des Ounkouambi et des Ombandja, et, le 21 septembre, j'atteignis les rives du Cunéné qui forme la limite méridionale de la province portugaise de Mossamédès.

Le large fleuve avait alors atteint le point de l'étiage ; néanmoins la traversée rencontrait encore des difficultés considérables ; les bœufs se sentaient dans un élément qui leur était étranger ; mes gens éprouvaient une certaine angoisse à la pensée des nombreux crocodiles qui s'y rencontrent, et semblaient avoir perdu tout sang-froid. A cela vint s'ajouter le bruit d'enfer qu'une centaine d'indigènes faisaient au bord du fleuve, ne voulant me laisser passer que contre paiement de quelques fusils. Cependant tout se termina heureusement et, vers le soir, j'atteignis le fort portugais d'Onkoumbi (Humbé) et reçus l'hospitalité chez le P. Charles, missionnaire français né en Alsace.

Outre le commandant du fort et le missionnaire, nous ne trouvâmes à Onkoumbi que des nègres bantou ou des métis de Bantou et de Portugais ; les 65 soldats de la garnison proviennent des territoires les plus divers de l'Afrique, et m'ont laissé, comme en général tout l'établissement, une impression des plus misérables.

Les rapports existant alors entre le commandant blanc et le chef noir (*sora*) étaient délicats, et, vu ma faible escorte, je préfèrai renoncer à mon plan de visiter encore quelques tribus plus au nord ; au bout de trois jours je me décidai au retour. Quinze jours plus tard, mes appréhensions se réalisèrent ; les tribus indigènes se soulevèrent contre les blancs et leurs partisans, et ce ne fut que quelques mois plus tard, après plusieurs combats, que les Portugais purent de nouveau être maîtres de la situation.

Il n'est pas douteux que Mossamédès et toute la province d'Angola

ne pussent être une source abondante de revenus pour la mère patrie, et un débouché illimité pour tous les produits de l'industrie portugaise, si le gouvernement de Lisbonne voulait donner à ces provinces une administration convenable, comme le lui ont déjà si souvent conseillé les personnes les plus compétentes.

Le caractère du pays des deux côtés du fleuve est tout autre que celui des contrées que j'avais traversées auparavant. Déjà non loin d'Oloukonda, nous avons atteint la zone des forêts; les *Bauhinia* et les troncs des *Combreta* s'élèvent à côté les uns des autres, et leurs couronnes touffues se touchent et diminuent d'une manière agréable l'intensité des rayons du soleil. A l'abri de quelques arbres s'élèvent de formidables termitières grises, couvertes de plantes grimpantes de toutes sortes; les grillons infatigables chantent du matin au soir; les scarabées vont et viennent sur le sol couvert de feuilles, visitant les innombrables plantes et buissons en fleurs que produit une terre féconde. Tout respire la vie. Quel contraste avec les steppes plus méridionales à perte de vue, sans buissons ni arbres, sur lesquelles l'œil cherche en vain, comme en pleine mer, un point où se reposer. Dans les grandes clairières s'élèvent les villages des indigènes, alternant avec des groupes de palmiers soigneusement gardés; les champs et les villages sont entourés d'une haute haie d'épines. Plus nous nous rapprochons du fleuve, plus les arbres deviennent serrés, grands et puissants, plus la végétation devient luxuriante; tantôt un *baobab* gigantesque, le pachyderme du monde végétal, tantôt un *cassia* élancé, ne se divisant qu'à une grande hauteur, qui nous arrachent un cri d'admiration.

Les rives du fleuve sont couvertes de l'*Engenia* au feuillage sombre, dont les branches et les rameaux descendant très bas jouent avec l'eau, mais dont le voisinage est dangereux parce que souvent le crocodile choisit l'ombre de ce végétal pour épier sa proie. Les nombreux bancs de sable où se reposent les cigognes, les pélicans, les canards, les oies et une quantité d'autres oiseaux aquatiques, offrent un tableau plein de couleur et de vie.

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE ¹

Édouard Viard. LA FRANCE ET LA CONFÉRENCE DE BERLIN. Paris (Charles Bayle), 1886, in-8°, 31 p., 1 fr. — Bien que l'auteur du livre

¹ On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.